

L'Expérience est un peigne que vous donne la vie quand vous êtes devenu chauve: Le trente-cinquième bulletin d'information (2018).



Chers amis, chères amies,

Salutations depuis le bureau du **Tricontinental: Institut de recherche social.**

Depuis mars, les Palestiniens de Gaza marchent vers la clôture du périmètre israélien. Ils sont inébranlables. Près de deux cents Palestiniens ont été tués dans cette manifestation largement pacifique. En juin, l'Assemblée générale des Nations Unies a voté pour condamner l'usage par Israël d'une " force excessive, disproportionnée et aveugle " contre les Palestiniens. L'ambassadeur de l'Algérie auprès de l'ONU – Sabri Boukadoum – a déclaré que les actions d'Israël n'ont pas épargné les enfants, les femmes, les personnes âgées, les infirmières ou les travailleurs humanitaires. Israël a, a-t-il dit, " fait du mal aux Palestiniens de manière

préméditée “. Le 22 octobre, Mustafa Hassona de l’Agence Anadolu a pris la photo ci-dessus. Mustafa a pris de fabuleuses photos de la Grande Marche du retour, la lutte extraordinairement courageuse du peuple palestinien pour dénoncer l’occupation israélienne et souligner sa propre résistance. Les Palestiniens ont un mot pour désigner cette résilience – *sumud* (سُمُود). Les êtres humains – quelles que soient les circonstances – sont résilients, inébranlables, provocateurs. La laideur définit notre époque. Et pourtant, les gens sont résilients. *Sumud*.



La résilience est également requise au Brésil où le peuple va voter pour son président ce dimanche. Leur dilemme est lourd: Jair Bolsonaro, un quasi-fasciste, ou Fernando Haddad, un homme bienveillant et décent. Bolsonaro n’est pas unique. Il fait partie d’un modèle qui inclut Duterte des Philippines, Orban de Hongrie et Trump des États-Unis. Ce sont des démagogues de droite qui – comme je l’écris pour *Salon* – se tiennent sur le podium ” avec de l’acide sur les lèvres “, pointant leurs ” fusils vers les migrants et les réfugiés, les pauvres des villes et les personnes en détresse des campagnes. Pour eux, la marginalité sociale est le crime”. Ces néo-fascistes se soucient peu des vrais problèmes sociaux ; ” Ils sont trop occupés à huiler leurs armes ” (pour en savoir plus sur les néo-fascistes, lire notre *Document de travail* #1).

Notre bureau de Buenos Aires a publié une **déclaration** au sujet de cette élection brésilienne. L’analyse est la suivante: la victoire potentielle de Bolsonaro ” représente une grave menace pour les droits démocratiques et sociaux au Brésil et menace de faire reculer les progrès réalisés par les mouvements populaires “. La violence des partisans de Bolsonaro, note la déclaration, ” nous donne un goût amer de ce à quoi ressemblerait une administration Bolsonaro “. Son gouvernement attaquera les droits des travailleurs, augmentera la privatisation, mettra fin aux restrictions légales sur l’exploitation de la nature et asphyxiera l’éducation publique. Une victoire de Bolsonaro changera l’aiguille politique non seulement au Brésil, mais dans toute l’Amérique latine. Le personnel de notre bureau de Buenos Aires écrit qu’il ” rejette la direction fasciste et

néolibérale au Brésil “. La déclaration se termine ainsi: “C’est le moment de s’unir. Non au fascisme ! Non au néolibéralisme ! Les sondages sont serrés, l’ Institut Ibope montrant Haddad en tête à São Paulo, où il n’a gagné que 20% au premier tour. Est-ce un signe d’espoir ?”



La dureté n’est pas seulement l’humeur politique des néo-fascistes. Elle définit le monde social quotidien des travailleurs à travers le monde. L’année dernière, une équipe de jeunes journalistes malaisiens – R.AGE – a publié un **article** sur les travailleurs qui vivent dans un *kongsi*, le logement habituel des ouvriers du bâtiment. Beaucoup de ces travailleurs sont originaires du Bangladesh. Lorsque l’équipe posa des questions sur leur logement, un d’entre eux répondit que les conditions étaient ” pires que les décharges d’ordures dans les bidonvilles du Bangladesh “. Leurs maisons prennent souvent feu, les travailleurs sont blessés ou tués, et personne d’autre que leur famille et leurs amis ne s’en préoccupe. Cette histoire m’a rappelé les nombreux cas d’incendies de baraques dans les bidonvilles en Afrique du Sud, et en particulier d’un **article** par Nation Nyoka à propos d’un incendie de ce type dans le village de Good Hope, près de Johannesburg. Cela m’a rappelé ce qu’a **raconté** Matheus Hamutenya sur les maisons de roseaux sujettes au feu qui abritent les vigneronnes de Namibie. Ester Marius a dit qu’elle économise son argent pour sa famille, vit sans eau ni électricité, mais souhaite que les choses s’améliorent un jour. Dans le Gujarat (Inde), les individus qui travaillent sur des métiers à tisser vivent dans des taudis adjacents à leurs usines (comme l’**explique** Reetika Revathy Subramanian). Sur les murs des pièces encombrées, les ouvriers gravent leur nom dans leur langue maternelle – une façon pour eux d’entrer dans l’histoire avant d’être tués par les machines ou par la tuberculose.

Un tel paysage social, dans lequel les travailleurs sont exploités et où la vie est incertaine, est aux antipodes de

ce que l'on voit dans le monde de la publicité. Karl Marx, au chapitre 10 du *Capital* (1867), décrit ces conditions,

Dans sa passion aveugle et incontrôlable, sa soif d'usure et de surtravail, le capital dépasse non seulement les limites morales, mais aussi le maximum purement physique de la journée de travail. Il usurpe le temps pour la croissance, le développement et l'entretien sain du corps. Il vole le temps nécessaire à la consommation d'air frais et de lumière du soleil. Tout ce qui le concerne, c'est simplement et uniquement le maximum de force de travail que l'on peut rendre fluide dans une journée de travail. Elle y parvient en raccourcissant l'espérance de vie de l'ouvrier, alors qu'un fermier avide arrache au sol des produits plus abondants en réduisant la fertilité de celui-ci.

Ça aurait pu être écrit hier.

Plus tôt cette année, j'ai rendu visite à mon ami, le photographe Shahidul Alam à Dhaka (Bangladesh). Il m'a montré son travail sur les migrants bangladais en Asie du Sud-Est. Il **documente** comment ces travailleurs connaissent à peine leurs enfants. Shahidul est toujours en prison au Bangladesh. Il a été arrêté pour avoir documenté les protestations de jeunes, dont beaucoup sont probablement les enfants de ces travailleurs migrants. Rachel Spence a écrit un **article** émouvant sur l'incarcération prolongée de Shahidul. Shahidul, en prison, s'inquiète du manque de vêtements de ses codétenus. Beaucoup d'entre eux ont des familles de l'autre côté de la mer qui envoient de précieuses devises étrangères au Bangladesh.

La photo ci-dessus, prise par **Taslina Akhter**, une étudiante de Shahidul, montre une ouvrière de l'industrie de l'habillement à Dhaka se préparant à aller travailler.



Des milliers de gens ordinaires d'Amérique centrale, comme les millions de personnes qui marchent à travers le monde, sont à la recherche d'une vie meilleure. Leurs pays ont été dévastés par des guerres civiles et par les interventions militaires américaines, par le changement climatique et par des politiques commerciales injustes (voir cette **analyse** de Zoe PC à People's Dispatch). Il ne leur reste pas grand-chose à la maison. Ils transportent peu de choses et marchent le plus loin possible. Si vous les regardez dans les yeux, vous verrez l'humanité ; si vous les voyez de loin, vous verrez – comme disait Donald Trump – une " armée ". Sur la photo ci-dessus, certains de ceux qui participent à cette longue marche vers le nord dorment à Chiquimula (Guatemala), en plein milieu du " couloir de la violence ", dominé par les cartels de la drogue qui comprennent des forces de police locales. La ville de Chiquimula souffre d'une pauvreté extrême et d'un taux d'homicides deux fois plus élevé que la moyenne du Guatemala. Les crises cardiaques sont la première cause de mortalité à Chiquimula, suivies de près par les armes à feu. Pourquoi un être humain ne chercherait-il pas une vie meilleure ?



En 2015, le Fonds monétaire international a montré dans une **étude** que l'inégalité des revenus et l'inégalité entre les sexes sont "étroitement liées". En fait, des études montrent que lorsqu'il s'agit des conditions de travail, de la faim et de l'éducation, le système social et économique place les femmes dans une situation désavantageuse. Ces chiffres sont universels – inaltérés par la culture. Ce système est maintenu par le harcèlement sexuel et le viol. La loi indienne sur le harcèlement sexuel – en 1997 – a été élaborée à la suite d'une action en justice intentée en 1992 contre une femme dalit – Bhanwari Devi. La Cour suprême s'est servie de cette affaire pour formuler des lignes directrices strictes pour les milieux de travail. Le procès de Bhanwari Devi contre les cinq hommes qui l'ont violée est toujours en instance devant les tribunaux. Elle n'a pas encore obtenu justice.

Le mouvement #MeToo en Inde s'est concentré sur le harcèlement sexuel et le viol sur le lieu de travail. L'image ci-dessus est extraite d'un livre de Shoromona Das qui paraîtra bientôt dans **LeftWord Books**. J'ai récemment parlé à Raya Sarkar, l'une des dirigeantes du mouvement #MeToo, qui m'a **dit** : " Je crois qu'au cœur de tout mouvement de libération devraient se trouver les plus vulnérables, en l'occurrence les femmes travaillant dans le secteur informel en Inde qui n'ont aucune protection sociale et qui appartiennent souvent aux communautés marginalisées. Le mouvement n'entend pas les voix d'un plus grand nombre de femmes dalits et adivasis et j'espère que nous pourrions changer cela". Srila Roy a écrit un **article** très utile pour mettre en contexte la version indienne de #MeToo. Les droits au travail reflètent d'autres droits dans la société. Au Kerala, il y a actuellement une lutte pour l'accès des femmes au temple Sabarimala. Le Premier ministre Pinarayi Vijayan du Parti communiste indien (marxiste) a récemment prononcé un **discours** dans lequel il a déclaré que " nos dirigeants de la renaissance nous ont appris que certaines coutumes sont destinées à être brisées ". En Inde, dit M. Vijayan, il existe une tradition d'infraction aux règles.

Le gouvernement de gauche a enfreint une autre règle dans l'État. Il a maintenant prescrit que les travailleurs sur les lieux de travail – en particulier les femmes dans les magasins de détail – auront le **droit de pouvoir s'asseoir**.



D'ici le 4 novembre, le gouvernement américain imposera des sanctions sévères à l'Iran. Des pays comme l'Inde, le Japon et le Sri Lanka – chacun ayant des affiliations politiques diverses – ne pourront pas mettre fin à leurs achats de pétrole iranien. Les États-Unis ne peuvent pas empêcher l'achat de pétrole iranien. Ils peuvent bloquer l'utilisation de systèmes bancaires dominés par les États-Unis pour payer ce pétrole. Les remous d'un nouveau système bancaire se profilent à l'horizon (je passe dix minutes à en **parler** sur Real News). De ces nouvelles initiatives pourrait naître une alternative au programme néo-fasciste: un monde multipolaire. C'est mieux que la guerre. L'image ci-dessus est de Ghobad Shiva, l'artiste iranien. Elle fut prise en 2007, à peu près au moment où les États-Unis ont resserré les sanctions contre le pays de Shiva.

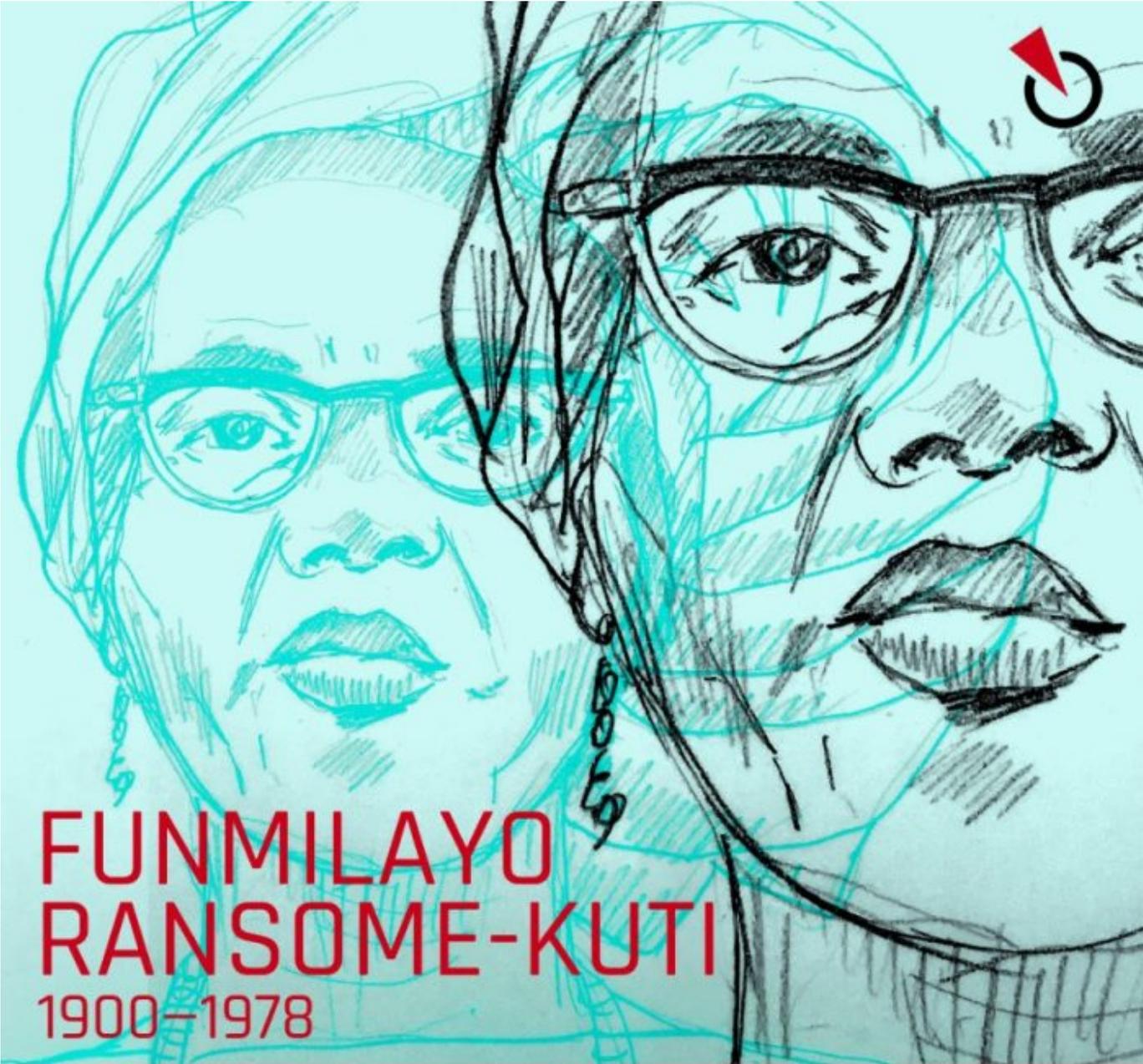
Les leçons de la période fasciste du siècle dernier ne semblent pas avoir été digérées. Mao Zedong a cité un

vieux proverbe chinois – *l'expérience est le peigne que la vie vous donne quand vous êtes devenu chauve.*

Chaleureusement, Vijay.

Ci-dessous, notre image pour la semaine. Nous célébrons la naissance d'Olufunmilayo Ransome-Kuti (1900-1978), le féministe et socialiste anticolonialiste nigériane. Elle a organisé des milliers de femmes par l'intermédiaire de l'Union des femmes de l'Abeokuta (UFA) contre la fiscalité coloniale et pour les droits des femmes. L'UTA s'est développée au-delà des frontières régionales et ethniques pour devenir l'Union des femmes nigérianes, et nombre de ses membres sont devenus actifs dans la lutte pour l'indépendance. Ransome-Kuti est devenue la première femme à occuper un poste exécutif au Conseil national du Nigeria et au Cameroun. En 1978, elle a été jetée par la fenêtre par des soldats militaires dans la maison de son fils, le musicien et activiste Fela Kuti, qui est décédé des suites de ces blessures.

**Traduit par Alexandre Bovey*



**FUNMILAYO
RANSOME-KUTI**
1900–1978